

Deux enfants pendant la guerre ¹



Lors de cet entretien, Robert Blonde et Marcel Dagod reviennent sur les événements qui ont marqué leur enfance durant la deuxième guerre mondiale. A travers plusieurs anecdotes, ils nous retracent l'ambiance de cette période troublée.



La débâcle

Quand il y a eu la débâcle, en 40, les ‘boches’ passaient et je me rappelle qu’il y a eu un vent de panique. Ma mère a pris peur, tout comme Monsieur Robert, mon voisin, dont la femme était malade. Ils ont attelé le cheval, ont mis des couvertures sur la voiture et sont partis jusqu’à Saint-Marcel, à côté de Chalon. Mon père a dit : « *j’ai fait la guerre de 14, je veux pas me sauver devant un boche, je reste à la maison !* » Ma mère tremblait comme une feuille et dit : « *moi, je prépare mes p’tiots, on s’en va, hein* ». Eh ben ! dit mon père : « *t’attelle le cheval et pis t’y iras* ». On est allé jusqu’à Fontainebrux, où on est restés toute la journée. On a pêché des grenouilles dans des petites mares ! Et puis le soir, on est rentrés ! Mon père était venu sur la place, il nous a dit : « *non, y’a personne qui passe* ». (M. Dagod)

Le jour où les boches sont passés, moi je pétrissais du pain chez la grand-mère, ils se sont arrêtés et l’un d’eux a lancé un sac de bonbons dans une bassine qui était près de la porte. Ça a fait du bruit. On savait plus où se mettre, hein ! Ma grand-mère l’a ramassé et elle a dit : « *non, non, mangez pas ça, mangez pas ça, y’a du poison dedans !* » (R. Blonde)

Le gars était peut-être pas mal intentionné. C’était une période où on a eu peur. Je me souviens que ceux qui étaient à la ‘Grange de paille’ venaient chercher des œufs dans les fermes. C’étaient des gars de quarante, quarante-cinq ans, qui étaient là pour maintenir une certaine discipline. Ma mère tremblait, ils s’en rendaient compte. Je le vois encore cet allemand qui disait à ma mère : « *on ne veut pas du mal à tout le monde* ». Il voulait payer, elle refusait. Alors il laissait le prix d’une douzaine d’œufs. C’était pas des SS. J’étais tout gamin, mais ces trucs là, ça nous a marqués. (Marcel Dagod)

Les maquisards

De nombreux jeunes de Villevieux étaient maquisards. Malgré la grande discrétion des habitants, certains n’ont pas pu échapper aux Allemands. (M. Dagod)

Un jour, en 44, il y a eu un atterrissage à ‘Orion’ (Cosges). Les allemands sont venus et un gars du maquis a été tué.

Quand il y avait un parachutage, les maquisards qui se tenaient dans les bois du côté de Lons prévenaient ceux qui étaient sur le terrain d’une éventuelle arrivée des allemands. Il

¹ Entretien réalisé par Claudel Guyennot (Association BRES). Texte rédigé d’après les propos de MM. Blonde et Dagod et retravaillé par le comité de lecture de la CCBP.

fallait les retarder. Mais enfin, les avions atterrissaient souvent sans problème. Moi, je vous jure, je n'ai jamais entendu parler de Résistance de la part de mes parents. D'ailleurs en général on n'en parlait pas. Après la guerre, ma mère nous a dit : « *Oui, ben ! j'en ai vu... Je le voyais partir [mon mari], je voulais pas savoir où il allait, je voulais absolument pas savoir. Alors, comme ça, j'étais tranquille. Si j'étais arrêtée, je pouvais pas parler* ». Elle n'a jamais su ce qu'avait fait mon père. (R. Blonde)

Les piquets

On avait un coin de pré vers Ruffey, au lieu-dit la Grange de paille. Les Allemands avaient ramené des 'territoriaux'. C'était des soldats allemands de quarante à quarante-cinq ans qui nous avaient fait planter des piquets dans les prés pour que les avions ne puissent pas atterrir. On avait le droit de les enlever seulement pour faner. (M. Dagod)

Néneil

Les maquisards qui 'allaient aux atterrissages' avaient une couverture sur la tête et une lampe électrique. Ils balisaient une piste à vingt mètres les uns des autres. Puis au bout de la 'piste' ils enflammaient une botte de paille pour savoir d'où le vent venait. Les avions devaient atterrir face au vent. Une fois, mon père avait emmené Néneil qui voulait y aller ! Il était pompier de Paris. Il avait dit : « *moi, je retourne pas, parce que là-bas, on va se faire bouffer comme des rats* ». Alors, il était considéré comme déserteur. Il est allé voir le général Simonin qui commandait le maquis, celui-ci lui a dit : « *bon, ben, tu rentres au maquis, j'te fais un papier comme quoi t'en fais partie* ». Par la suite, Néneil a demandé à mon père s'il pouvait assister à un atterrissage. Mon père lui a répondu : « *ben, je peux pas te dire, on verra* ». Il est allé voir Marillier, le fromager de Villevieux, qui était à l'origine du maquis. Il lui a demandé exactement ce que Néneil faisait, ce qu'il avait fait, si c'était un jeune sérieux. Marillier lui a dit : « *bon, ben, je communique ça à qui il faut, et puis je vous donnerai la réponse* ». Il a en a parlé au général qui a confirmé : « *oui, oui, on peut le prendre, y'a pas de problème, on peut avoir confiance* ». Néneil les a accompagnés à Orion. Quand ils sont rentrés (c'était le jour où Ribière s'est fait tuer), ça tirait de tous les côtés. Ils sont passés par le cimetière, ressortis vers chez Gaillard ; ils avaient juste le petit bout de route à traverser pour arriver au café. Ils sont arrivés au jardin, se sont mis sous le jeu quilles et ont attendu un moment. Le père a dit à Néneil : « *allez, hop, tu vas pas chez toi, tu rentres dormir vers nous, et puis on va aller boire une bière* ». Ils sont allés boire une bière à la cave, sans allumer, bien sûr, Néneil a dit : « *j'ai jamais bu une bière aussi bonne !* » (Robert Blonde)

Le grenier

En face de notre café il y avait un jeu de boules couvert. Au-dessus on y rangeait notre bois. Un jour, avec mon frère, on est allé en chercher pour le soir. On le jetait quand on a aperçu un tas de bois mal rangé. Je dis au frangin : « *Mais on n'a jamais mis du bois dans ce coin comme ça. Qu'est-ce que c'est que ce travail ?* » Alors on va voir. Mais c'était l'heure d'aller à l'école. Alors le père a dit : « *Allez, allez, faut aller à l'école !* » On n'a pas regardé plus longtemps, mais le soir on est remontés. On a dit : « *on va aller voir quand même, hein !* » Il y avait des musettes de mitraillettes et de cartouches. On a dit : « *Oh, ben ! faut surtout pas en parler* ». Le lendemain, tout avait disparu. (R. Blonde)

L'abattage clandestin (... et les Sanclaudiens)

Je me suis toujours demandé comme les parents faisaient pour nous nourrir. On était neuf à table, cinq enfants et deux cousines que mes parents avaient recueillies. On a toujours mangé de la viande. [rires] En fait, il y avait toujours des gens qui tuaient un veau, un cochon... C'est ce qu'on appelait l'abattage clandestin, ça se passait dans les fermes et parfois chez nous, au café. Mon père se renseignait pour savoir où une bête avait été tuée. Il rapportait la viande, installait des draps dans une chambre à l'étage, mettait la viande dessous et recouvrait tout.

Les Sanclaudiens descendaient en 'tacot' jusqu'à Lons et ensuite en vélo jusqu'à Villevieux¹ pour chercher du ravitaillement. Le meunier leur vendait des sacs de farine blanche d'un kilo (c'était interdit) et mon père leur vendait de la viande. (R. Blonde)

Moi, je me rappelle d'un gars qui était venu de Saint-Claude en plein hiver, en 43 ou 44. Il est allé jusque chez Mazué, au moulin. En s'en allant, il est mort devant chez nous. (M. Dagod)

Les Sœurs de Lyon

Des Sœurs de Lyon qui tenaient un orphelinat et n'avaient plus rien à manger sont venues dans les fermes pour acheter des victuailles. Elles ont demandé à mon père :

- *Vous n'avez rien ? »*
- *J'ai une truie qui ne fait plus de portée. Je pensais la mener à la foire à Bletterans ».*
- *Oh ben ! il faut nous la vendre ».*
- *Ecoutez, vous pouvez pas emmener une truie comme ça, vivante, à Lyon.*
- *Oh ben ! il faut nous trouver une solution. »*

On est allé chercher un gars de l'Etoile en vélo. Il était tueur à peu près comme moi. Il a pris le couteau comme ça, a touché la truie au cœur et ça n'a pas saigné. Les soeurs ont pris la truie, l'ont mise dans le camion. Elle a bien dû être mangée ! Je le revois encore, ce gars de l'Etoile ! (Marcel Dagod)

La charrette

On avait un landau très profond qui nous servait à chercher de l'herbe pour les lapins. Un jour, mon père me dit : « *il faudra prendre la charrette et aller chez Jules Coulon, il a fauché de la luzerne. Vous m'en ramènerez pour les lapins* ». Alors, on y est allé avec le frangin. Jules nous dit : « *ben, restez là, les p'tiots, je vas charger la charrette* ». Ensuite, il nous l'a ramenée, ça débordait, on en cause pas ! On est allés sur la place, on a trouvé deux-trois copains, on a joué aux billes. Seulement dans la charrette, y'avait cinquante kilos de viande ! [rires]. Alors, le père est venu, il a dit : « *faudrait peut-être bien rentrer ! les lapins, ils attendent l'herbe* ». Voilà comme ça se passait. (R. Blonde)

Les oeufs

C'était une période durant laquelle on a eu peur. Les allemands qui étaient à la 'grange de paille' venaient chercher des œufs dans les fermes. Des gars qui avaient quarante, quarante-quatre ans. Ils étaient là pour maintenir une certaine discipline. Ma mère en tremblait. Ils le

¹ Sur les problèmes d'approvisionnement de Saint-Claude, voir Rémi Gaudillier, *Saint-Claude face aux pénuries (1940-1944)*, document téléchargeable sur le site <http://www.cndp.fr/crdp-besancon/index.php?id=1475>.

voyaient. Je vois encore cet allemand qui disait à ma mère : « *on ne veut pas du mal à tout le monde* ». Mais il voulait payer : « *non, non, non !* » Il laissait le prix d'une douzaine d'œufs. C'étaient pas des SS. J'étais tout gamin, mais ces trucs là, ça nous avait marqués. (Marcel Dagod)

Saint-Didier

A Saint-Didier, des Allemands étaient allés à la fromagerie. Deux maquisards les ont tués, puis jetés dans une fosse¹. Au Q.G. (Quartier Général) de Lons, ne les voyant pas rentrer, une escouade allemande est venue faire des représailles et 'tapé dans le tas'... (R. Blonde)

Je me rappelle que c'était un mardi matin parce qu'on devait aller chercher des oies au marché à Bletterans. J'y étais allé avec ma sœur. Depuis chez nous, on voyait bien Saint-Didier, c'était pas arboré comme maintenant. On voyait une fumée. On disait : « *ben, ça fume drôlement, je sais pas ce qui brûle comme ça* ». Puis on a su après... (M. Dagod)

Robert Blonde et Marcel Dagod
Villevieux
Décembre 2015

¹ « Saint-Didier est un lieu d'hébergement pour des groupes de maquisards et le clocher de l'église, ainsi que plusieurs fermes, servent de dépôt pour les armes parachutées. L'exécution, le 20 avril 1944, de deux policiers allemands, dans le village, par des membres du maquis dirigé par Jean Guyot dit « Guérin », provoque une opération de représailles cinq jours plus tard. Le village est cerné, plusieurs maisons sont incendiées, six habitants, dont le maire, sont exécutés et deux sont déportés. », in [La répression de la Résistance par les autorités d'occupation et le régime de Vichy en Franche-Comté](#), p. 37.